

Monde en tant que «texte», monde en tant qu'«expérience vécue»

Moin, Babak *

Maître de conférences, Université Azad Islamique, Branche Centrale de Téhéran, Téhéran, Iran

Reçu: 2017/02/03, Accepté: 2017/05/06

Résumé: Du point de vue de la sémiotique classique structurale «le vécu de l'expérience» est considéré comme un donné présémiotique étranger à toute mise en forme signifiante du monde, et de là il se situe, par nature, en deçà du seuil de l'analysable. Alors que par contre, elle privilégie le «discours de la narration» qui se charge de «raconter» le vécu de l'expérience, et cette capacité discursive lui donnant le cadre d'un «texte», le rend susceptible d'être l'objet d'analyse d'un sémioticien, ce qui justifie le grand slogan de Greimas «hors du texte point de salut». Au contraire, nous sommes d'avis qu'il s'agit là de deux procès de production de sens que l'un n'exclut pas nécessairement l'autre. En effet, nous avons affaire à deux régimes du regard sur le monde qui ont chacun un régime de signifiante spécifique. En donnant des exemples tirés des domaines bien variés, et plus particulièrement de la littérature, cet article a pour l'objectif de démontrer comment est-ce que l'on peut prétendre que le «vécu de l'expérience», aussi bien que le «discours de la narration» relèvent tous les deux de la réflexion et de l'analyse sémiotique.

Mot clés: Sémiotique, expérience vécue, discours de la narration, sens, régime du regard.

The World as "Text", the World as "Lived Experience"

Babak Moin*

Associate Professor, Islamic Azad University (Central Branch), Iran

Received: 2017/02/03, Accepted: 2017/05/06

Abstract: From the view point of the classical structural semiotics, the "empirical experience" is considered as a pre-semiotic alien to any signification of the world, and it's based from there, by nature, below the threshold of the analyzable. While structuralist semioticism has given "narrative discourse", that is, what conveys the empirical life to "narrate", and while giving it a "textual" effect, this makes it susceptible to be the subject of the analysis of a semiotician, which justifies the great slogan of Greimas "out of the text point of salvation".

On the contrary, we have the opinion that these are two processes of meaning production that the one does not necessarily exclude the other. As a result, we have two sets of views on the world that each have a specific design regime. By giving examples of a variety of domains, and more particularly of literature, the purpose of this series is to demonstrate that the "empirical experience", as well as the "discourse of the narration" both relate to the rejection and semiotic analysis.

Keywords: Semiotics, Lived Experience, Narrative, Meaning, System of Viewing the World.

جهان به مثابه «متن»، جهان به مثابه «تجربه زیسته»

مرتضی بابک معین *

دانشیار دانشگاه آزاد اسلامی واحد تهران مرکز، تهران، ایران

تاریخ دریافت: ۱۳۹۵/۱۱/۱۵، تاریخ پذیرش: ۱۳۹۶/۰۲/۱۶

چکیده: از نقطه نظر نشانه‌شناسی کلاسیک ساختارگرا، «امر زیسته تجربی» به‌مثابه یک دادهٔ پیش‌نشانه‌ای به حساب می‌آید؛ یعنی آنچه از منظر ساز و کارهای دلالتی، متنی غریب می‌آید و از همین روی، قابلیت تجزیه و تحلیل ندارد. درحالی‌که نشانه‌شناسی کلاسیک ساختارگرا به «گفتمان روایی» بها داده است؛ یعنی آنچه امر زیسته تجربی را «حکایت» می‌کند و در عین اینکه به آن جلوهٔ «متنی» می‌دهد، آن را برای یک نشانه‌شناس تجزیه و تحلیل می‌کند. این مسئله، توجیه‌کنندهٔ شعار اصلی گریماس است: «خارج از متن هیچ رستگاری وجود ندارد». برعکس، ما معتقدیم اینجا صحبت از دو فرایند متفاوت تولید معنا است که الزاماً یکی، دیگری را نقض نمی‌کند. درواقع اینجا با دو نظام متفاوت نگاه به جهان مواجه می‌شویم که هر کدام نظام معنایی خود را دارند. مقاله حاضر ضمن معرفی مثال‌های متفاوت از حوزه‌های متفاوت، خصوصاً حوزهٔ ادبیات، بر آن است تا نشان دهد «تجربه زیسته» (امر زیسته تجربی) و «گفتمان روایت»، هر دو می‌توانند تجزیه و تحلیل نشانه‌شناختی شوند؛ زیرا هر یک بیان‌کنندهٔ دو فرایند متفاوت تولید معنا هستند.

واژگان کلیدی: نشانه‌شناسی، تجربه زیسته، روایت، معنا، نظام نگاه به جهان.

* Auteur Correspondant. Adresse e-mail: bajo_555@yahoo.com

Introduction

«L'expérience vécue» et «le discours de la narration»

Dans l'articulation de notre rapport au réel, se distingue deux niveaux, ou deux temps successifs: d'un côté un vécu, le vécu de l'expérience, ce que nous sommes en train de vivre dans notre «for intérieur», de l'autre, «un discours», le discours de la narration, effort qui nous permet d'objectiver ce que nous sommes en train de vivre dans notre for intérieur et même de l'interpréter, en des termes potentiellement accessibles à tous. En d'autres termes par opposition à ce que notre expérience est quelque chose d'intimement personnel et, dans cette mesure, d'intransmissible, le discours de sa narration, en lui donnant un aspect textuel, la rend accessible à tout le monde.

Du point de vue de la sémiotique structurale classique et narrative, «le vécu de l'expérience», (ou bien «l'expérience vécue»), notion clé de la phénoménologie, doit être distingué du «discours de la narration» qui le prend en charge; en effet pour ce point de vue classique de la sémiotique, «le vécu» s'oppose au «discours», à la manière d'un «donné présémiotique», qui est étranger à toute mise en forme signifiante du monde, et de là, étranger à toute analyse sémiotique.

En effet, selon cette perspective classique de la sémiotique, autant «la narration» et le «discours» passe pour un objet d'analyse, autant «l'expérience vécue» a été considérée comme un niveau de «la réalité substantiel» et «évanescent» qui par nature, n'est pas analysable.

Aux yeux des sémioticiens de stricte obédience structurale, pour tenir un discours sensé à propos du sens, il n'existe en effet qu'une façon de procéder: c'est d'analyser les

productions manifestes à travers lesquelles le sens se donne à appréhender, à commencer par ces «manifestations» signifiantes par excellence que sont les «textes». D'après ce point de vue fort structural, les implications existentielles de l'expérience toute «subjective» sont exclues de toute analyse sémiotique. En d'autres termes, l'emploi des termes tels que «présence», «expérience», «corps», «vécu», «impresif» et «passion» ne paraît pas compatible avec les principes de l'analyse textuelle. Ce vocabulaire met l'accent sur ce que Eric Landowski appelle «la dimension perdue du sens» (2004: 2). Jacques Fontanille parle également à ce propos de «retour du refoulé» (2003: 10), car le fait d'exclure ces notions de l'analyse des discours énoncés et de se contenter de travailler sur les méthodes qui privilégient les «textes», nous empêche de saisir l'expérience «comprise comme moment de l'émergence du sens». (Op.cit.: 2)

En effet, un tel rejet paraît justifié tant qu'on s'en tient à l'idée que «l'expérience» (et toutes les notions qui la concernent) constitue la *matière* de la narration. C'est-à-dire que «Raconter», c'est toujours raconter quelque chose, et ce quelque chose que la narration raconte, c'est précisément «l'expérience». En effet, selon cette optique, ce qu'on appelle l'«expérience» se situe sur un plan qui interdit à un sémioticien de rien en dire.

L'expérience serait en somme, par rapport à la narration, ce que, selon une vue linguistique, la chose est par rapport au mot: c'est-à-dire, son référent.

Bref, selon cette optique, le «texte» avait une sorte de primauté absolue par rapport au «vécu de l'expérience», et «le vécu de l'expérience» n'est jamais l'objet d'analyse d'un sémioticien.

L'un des reflets de cette première approche est le modèle sémiotique classique de la «jonction» en grammaire narrative (Greimas, 1993: 201). Dans ce modèle, il ne saurait y avoir aucun rapport direct de sujets aux sujets, au contraire, sont concevables exclusivement des rapports intersubjectifs économiquement médiatisés par des transferts d'objets. Autrement dit, les sujets ne se réalisent que par les objets de valeurs qui circulent entre ces derniers. En effet, le principe général de la structure narrative se ramène, à un principe «économique» qui se traduit par la «répétition» et le «retour au même». Les objets de valeur circulent entre les sujets sans se transformer, sans perdre leur valeur, comme s'ils étaient hors du temps (Kersy, 2009). En effet dans cette conception, nous avons affaire aux sujets et objets en papiers, c'est-à-dire «des êtres en papier» qui sont exclus de la «vie» et de leur expérience vécue. (Courtés, 1991: 55)

À vrai dire, le modèle classique narratif repose sur l'idée d'une nécessaire antécédence logique, ou même temporelle, de l'*expérience* par rapport à la narration. Mais cette relation peut s'inverser, que la narration peut précéder l'expérience, ou que les deux moments peuvent se superposer et à la limite se confondre. En effet, la question qui s'impose, c'est qu'indépendamment de toute narration, n'y a-t-il pas en fait, dans l'expérience même, une forme propre de présence du sens? Si «le vécu» doit être distingué du «discours» qui le prend en charge, ce n'est pas pour autant que le premier s'oppose nécessairement au second à la manière. Nous postulons au contraire que nous avons là affaire à deux procès de production de sens qui se développent chacun selon un régime de signifiante spécifique, sans pour autant que leur relative autonomie exclue la possibilité

d'interférences entre l'un d'un donné présémiotique étranger à toute mise en forme signifiante du monde et l'autre. À ce titre, l'expérience, aussi bien que la narration, et plus encore les relations qui se tissent entre elles, relèvent de la réflexion et de l'analyse sémiotiques.

Notre recherche est basée sur un cadre conceptuel inspiré des réflexions d'Eric Landowski concernant la relation qui existe entre la «sémiotique de la jonction» et la «sémiotique de l'expérience».

La perspective phénoménologique de la sémiotique

En effet, la sémiotique ouverte à «la perspective phénoménologique» donne l'occasion à la sémiotique de sortir du cadre rigide du texte pour retrouver les dimensions perdues du sens telles que «la présence», «l'expérience», «l'esthésie», «le vécu de l'expérience», etc.

En effet, indépendamment des significations portées par les récits, il nous arrive parfois, face à autrui, à une œuvre, à un paysage, d'être saisis par la présence d'un sens qui s'impose à notre intuition bien qu'il n'émane d'aucun discours constitué.

Voilà pourquoi on peut dire que l'expérience, aussi bien que la narration et le discours, et plus encore les relations qui se tissent entre elles, relèvent, tous les deux, de la réflexion et de l'analyse sémiotiques.

C'est en fait «le réel» dans sa globalité qui a vocation à signifier et notre tâche est de rendre compte de la manière dont l'ensemble des éléments qui nous entourent font sens à travers l'expérience directe et immédiate que nous en avons. En effet, ce sont ces éléments, choses et gens avec lesquels notre simple présence ici ou là nous mettent à chaque instant en rapport, qui,

tous ensemble, composent l'univers sémiotique à l'intérieur duquel nous sommes immergés. D'après cette perspective phénoménologique, se donnant pour objectif la saisie du sens en tant que dimension éprouvée de notre «être au monde» et se voulant directement en prise sur le quotidien, le social et le «vécu», la recherche sémiotique s'oriente ainsi, de plus en plus explicitement, vers la constitution d'une sémiotique de l'expérience (Landowski, 2004: 35). À vrai dire cette nouvelle perspective, imprégnée des notions phénoménologiques, telles que «présence», «vécu de l'expérience», «corps», etc., est à l'origine d'une évolution théorique qui rend possible le passage d'une théorie de l'action «en papier» à une théorie de la praxis «en acte».

Mais il faut souligner que même le Greimas de *Sémantique structurale* était intéressé à la «vie», à la «réalité même», aux rapports sensibles de l'homme face aux objets du monde. En effet selon Greimas du premier livre habiter le monde c'est «du matin au soir et de l'âge prénatal à la mort», être «assailli par les significations qui nous sollicitent de partout» (Greimas, 1966: 8). Bien que selon le Greimas de *Du sens II*, les rapports intersubjectifs dans la grammaire narrative soient conçus comme un échange économique qui porte sur des objets de valeur destinés à l'appropriation, «les sujets n'étant que les lieux de leurs transferts» (Greimas, 1983: 47), mais dès son premier livre, il pensait à des ensembles sensibles de nature nonlinguistique qui allaient aboutir à la rédaction de son dernier livre, *De l'imperfection*, où le sujet n'est plus décrit seulement à l'aide des catégories modales et, corrélativement, l'objet n'est plus conçu comme une valeur de l'ordre de l'avoir censée circuler d'un lieu d'investissement à un autre à

l'intérieur d'un univers axiologique clos. En choisissant cette nouvelle perspective, Greimas s'approche au plus près de la pensée phénoménologique, surtout celle de Merleau-ponty. Dans son dernier livre, sujet et objet sont décrits comme des êtres sensibles et corporels, chacun avec sa manière d'être et son être au monde.

Pourtant, leurs rapports restent définis en termes de «conjonction», ou même de «fusion»: «C'est sur le plan physique, au niveau de la sensation pure [...] que se fait la conjonction de l'objet et du sujet ou, plutôt, l'envahissement du sujet par l'objet...» (Greimas, 1987: 52). Dans ces rapports il insiste sur l'absorption du sujet par l'objet: «L'emprise qu'exercent les images bouleverse le rapport des forces: au plaisir de *l'éloignement* de la réalité allégée et évanescence se substitue *l'absorption* du sujet par le monde de l'illusion...» (Greimas, 1987: 59). Ce changement de la perspective, (qu'on peut le poursuivre à travers l'évolution des idées de Greimas), détourne le regard exclusif de la sémiotique sur le discours de la narration pour l'ouvrir au vécu de l'expérience et à tout ce qui concerne la vie elle-même.

Mais la question c'est qu'il faut préciser selon quelle perspective, à quel titre et dans quelles conditions, nous attribuons à une réalité donnée le statut d'une réalité «sémiotique». Ce qui est très important c'est que, la «sémiotité» d'un objet, quel qu'il soit, dépend évidemment du regard que nous projetons sur lui. C'est donc ce «regard» qu'il nous faut interroger en fonction des contextes, du type d'objets qui se présentent et de la nature des rapports que nous cherchons à établir avec ce qui nous environne.

À partir du moment où on admet qu'aucun objet - texte ou autre - ne contient sa signification mais que tout peut s'en voir

attribuer une à condition qu'un sujet la construise, on doit admettre aussi que le sens qui sera attaché, en particulier, à un texte dépend constitutivement à la fois de l'intertexte pris en compte par celui qui effectue ladite construction, et du «contexte» à l'intérieur duquel elle est effectuée (Landowski, 2013: 15). En effet, selon les circonstances, en fonction des contextes, de types d'objets qui se présentent et des rapports que nous établissons avec ce qui nous entourent, nous oscillons entre deux manières de regarder le monde et de le faire signifier. Alors, nous disons qu'il s'agit là de «deux régimes de signifiante», ou bien de «deux régimes de regard» sur le monde, à la fois distincts et complémentaires et dont les caractéristiques respectives ont directement à voir, d'un côté, avec celles du «discours de la narration» (c'est -à-dire ce qui reste dans le cadre de la sémiotique classique narrative pour laquelle le texte est par nature analysable), et de l'autre, avec celles du «vécu de l'expérience» (ce qui concerne la perspective phénoménologique de la sémiotique).

Deux régimes de regard sur le monde

En ce qui concerne le premier régime du regard, pour se faire «lecteur» et regarder le monde à la manière d'un «texte», il faut que le sujet se détache de ce qu'il voit, l'objective, l'observe comme une réalité en elle-même signifiante, interprétable et potentiellement intelligible. D'après ce régime du regard, le monde apparaît comme une surface de signes que nous aurions appris à lire. De là notre compréhension du monde consiste à déchiffrer de formes manifestes (verbales ou non) qui peuvent être considérées comme de textes supposés «vouloir dire» quelque chose. Selon cette perspective, un «texte» (ou tout objet considéré comme tel) est

un objet autonome, tenu à distance, et servant de support à des significations supposées déjà constituées et pour ainsi dire autosuffisantes, qu'il s'agit de découvrir. En effet, ici l'énigme du texte est soluble par la lecture. Cette perspective est celle qui appartient à une sémiotique qui est appelée par Landowski «une sémiotique rationnelle» qui analyse des significations articulées, considérées comme de l'ordre de l'intelligible, du cognitif ou de la narration. (Landowski, 2004: 5)

Au contraire, selon l'autre régime du regard, nous ne regardons plus le monde comme un texte, c'est-à-dire comme un réseau de signes à déchiffrer. En effet, selon cette perspective. Il n'y a donc rien à déchiffrer, rien à lire, aucun texte, mais il y a tout de même du sens et de la valeur de nature différente. À vrai dire, à défaut de repérer à la surface des choses les marques de discours intelligibles qui nous seraient adressés, nous nous laissons alors imprégner par les qualités sensibles inhérentes aux choses mêmes dont la présence nous environne. En d'autres termes, selon cette optique, il est donc maintenant question de prendre pour objet un sens qui serait de l'ordre du sensible et de l'affectif et non de l'intelligible et du cognitif. Ce régime du regard est associé à une sémiotique nommée par Landowski (2004: 5), «une sémiotique du sensible» qui est capable de rendre compte des principes d'efficiences du sensible dans la constitution du sens général.

Le premier régime du regard, comme nous avons souligné plus haut, exige le détachement du sujet de ce qu'il voit (et du monde), pour pouvoir l'observer comme une réalité objective, autonome et en elle-même signifiante, alors que la deuxième optique, au contraire du regard détaché du sujet à l'égard du monde, exige un sujet qui s'implique directement dans son

rapport à l'objet. C'est dans le moment même où ce rapport se noue et met le sujet «à l'épreuve» par la manière dont il s'articule que le sujet éprouve sa propre présence à l'objet comme faisant sens. Autrement dit selon le premier régime, la signification apparaît au terme d'un travail de déchiffrement, car il s'agit de l'énigme du texte qu'il faut déchiffrer pour le comprendre, alors que le sens que le sujet éprouve dans l'expérience et dans son interaction directe avec l'objet, c'est - à - dire dans l'instant de la «saisie», est un sens qui naît à partir de cette interaction elle-même.

Mais la question c'est que dans la quotidienneté banale, dans la société d'aujourd'hui, cela arrive très rarement que les sujets s'arrêtent en contemplation devant le mystère de la présence des choses, en établissant des relations esthétiques avec elles.

En fait dans la quotidienneté banale de tous les jours, nous sommes plutôt englués dans l'univers de l'intelligibilité de la «narration». En effet, dans le monde de tous les jours, les projets, les affaires, les urgences, les responsabilités, des grands et des petits ennuis que nous avons formé la trame de notre vie de tous les jours et nous sommes bien trop occupés pour pouvoir prêter attention à ce que nous «éprouvons» dans l'instant qui passe, et pour chercher à en saisir le sens existentiel.

À ce propos, Geninaska (1997) parle de ce fait que nous sommes aveugles aux qualités immanentes à la présence des choses, et indifférents au mystère de ce qui fait sens à travers elles.

On peut dire tout simplement que nous sommes aveugles au sens existentiel de tout ce qui nous entourent.

Mais en tout cas, nous sommes parfois séduits par la présence des choses, et de là, tout

est prêt pour «expérimenter» une dimension éprouvée du sens.

Ce qui est très important à souligner encore une fois, c'est que la distinction entre ces deux régimes ne vient pas de l'objet, mais elle vient du «sujet» et de son regard sur le monde. C'est-à-dire, chacun de ces régimes se définit par la nature du regard sur le monde et non pas par une classe particulière d'objets auquel il s'appliquerait exclusivement.

Cela revient à dire que d'un côté, selon le premier régime, n'importe quel objet peut être considéré comme «texte», porteur de «*significations*»; et qu'inversement, sous le second, tout objet, y compris un texte, au sens propre et usuel du terme, peut être regardé comme faisant «*sens*», au-delà de ce qu'il signifie en termes linguistiques, discursifs ou narratifs. (Landowski, 2012: 246)

La relativité de la nature du regard sur le monde

Certes tous les objets qui nous entourent ne se prêtent pas de la même façon à l'un et l'autre des deux régimes en question.

«Les livres» par exemple: ce sont des objets fabriqués et commercialisés en vue d'être lus, par opposition à d'autres objets qui nous invitent à établir des relations esthétiques avec eux, et à «expérimenter», à «gouter» et à éprouver les effets sensibles et euphorisants, comme par exemple: le confort d'une maison ou bien le goût d'un repas.

Mais la question c'est que «les livres» eux-mêmes, en tant que totalité sémiotique, tirent eux aussi, pour une part, leur valeur, de leur «qualités matérielles» qui sont sensoriellement perceptibles.

Par exemple, le texte que nous lisons n'est lisible que parce qu'il se trouve imprimé sur «un

support», et inséré dans un «dispositif», ou bien format, type de «brochure»; tout cela est en soi-même porteur de sens.

En tout cas, on peut dire que la dimension éprouvée du sens, c'est-à-dire, la dimension du sens éprouvé à travers l'expérience sensible de l'objet peut surdéterminer la dimension de la signification textuelle.

Si un roman doté d'une couverture habituelle, est sortie une nouvelle fois en livre de poche et sous une nouvelle présentation - couverture, mise en pages, grain du papier différents -, ce nouvel aspect de nature matérielle fait du roman un autre livre-objet qui suffit à modifier notre appréhension globale du livre-texte. Tout se passe comme si la dimension esthétique du sens, celle du sens éprouvé par le sujet à travers l'expérience sensible de l'objet, exerce l'influence sur l'autre dimension, celle de la signification textuelle, issue de la narration.

Au contraire, un petit «sourire», sur le plan sensible, peut être interprété, sur le plan intelligible, comme «un programme narratif»: par exemple ce sourire «veut dire» qu'il me veut du bien, qu'on attend de moi quelque chose.

De même dans l'interlocution, non seulement le ton sur lequel on nous parle, mais «la complexion», «la physique», le «maintien» et «les allures» de la personne qui nous parlent, en nous faisant sentir une manière «d'être au monde», et plus précisément d'être présent à autrui, exerce une grande influence sur la signification que nous donnons à ses propos qu'on nous adresse.

Par exemple, parfois dans une négociation, à chaque fois que nous nous trouvons incapables d'argumenter et de manipuler la personne qui est devant nous, nous essayons d'établir par le sourire, ou le geste, ou encore par d'autres manières de persuasion une sorte de proximité

affective et émotionnelle. Cette stratégie de persuasion est une stratégie à laquelle recourent couramment les publicitaires.

Cette stratégie de communication c'est ce que Landowski appelle «la contagion du sens». C'est ce que nous trouvons plutôt dans le domaine de la «Politique» et de la «publicité». (Landowski, 2004: 98)

Par exemple dans la «publicité», promouvoir un produit, c'est à la fois le faire apprécier comme une sorte de produit («une sorte de héros») dont la «narration» publicitaire montre les compétences fonctionnelles, et le faire «désirer» moyennant la mise en avant de ses «propriétés esthétiques».

De même, dans le domaine «politique», promouvoir une personnalité politique par des médias, ce n'est pas seulement montrer des «stratégies cognitives» pour la montrer crédible, ou bien rendre ses propos convaincants, c'est en même temps chercher à montrer des modalités spécifiques de la «présence» à l'autre que donne immédiatement à sentir, par exemple, une allure «tranquille» par opposition à la vue d'un corps «agité», ou le sentiment d'«aisance» qui se dégage d'un maintien à l'apparence «naturelle», par opposition à un état, pas naturel, mais «guindé».

Dans le domaine du cinéma, imaginez deux amis viennent d'assister ensemble à un même film, chacun en le regardant à sa manière. D'après nos deux régimes de regard, nous avons affaire à deux spectateurs différents, à savoir, un spectateur -lecteur, et un spectateur- sentimental. Le premier déchiffre le film en faisant sa lecture. En effet, rien ne lui échappe: style de mise en scène, l'intrigue, des personnages, les stratégies narratives, et les relations intertextuelles. Alors que l'autre «était» au cinéma sans vouloir rien déchiffre. À vrai dire,

il est passé complètement à côté de ce que ce film «veut» dire, pourtant le film lui a plu. En d'autres termes, le plaisir du premier spectateur est un plaisir qui vient du déchiffrement cognitif du film, alors que celui du second procède de l'enchaînement d'associations suscitées par le jeu des sons et des images ou bien de l'expérience d'une dynamique du sens en train de se créer à partir d'un flux de perceptions et de sensations.

Afin de concrétiser littérairement la distinction qui existe entre ces deux régimes du regard, nous nous proposons d'évoquer sommairement deux cas extrêmes, tirés l'un et l'autre de la littérature romanesquemaïs opposée: d'un côté, le personnage central du *Rouge et le noir*, Julien Sorel, de l'autre, M. Gouliadkine, le «héros» du roman de Dostoïevski, *Le double*.

Julien Sorel, spectateur- manipulateur, M Gouliadkine, spectateur- sentimentale

Julien en tant que lecteur du monde qui l'entoure ne fait que déchiffrer des significations et ce déchiffrement du monde va de pair sur le plan de l'action avec un comportement fondé tantôt sur le principe de l'intentionnalité, qui fonde la syntaxe de la «manipulation» entre sujets, et tantôt sur le principe de la régularité régissant le régime de la «programmation» de l'action, c'est - à-dire les deux principes de logique narrative que le héros de Stendhal applique en toute circonstances pour analyser ses relations avec autrui. En d'autres termes, Julien est à la fois un lecteur, sur le plan de la signification (car le monde est pour lui un «texte»), et un grand intrigant et manipulateur, sur le plan de l'action ou plutôt un acteur programmé pour manipuler. Ce sont ces principes de logique narrative que le héros de

Stendhal applique en toutes circonstances pour analyser ses relations avec autrui, ce sont eux qui orientent ses décisions et qui régissent l'ensemble de ses comportements. En effet, la stratégie de la manipulation est pour cet arriviste le meilleur moyen pour réaliser son ambition, à savoir, devenir comme Napoléon le «maître du monde». À vrai dire le «modèle idéal» qu'il s'acharne ainsi à suivre et qui de bout en bout va l'enfermer dans le cadre d'une narration, il le tire lui-même, comme on peut s'y attendre, d'une *lecture*, celle du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Pour Julien, la narration anticipe donc la vie et se substitue à l'expérience.

En effet, d'après son modèle déjà fixé, Julien s'est assigné à lui-même un rôle thématique et bien déterminé dont il ne se départira à aucun prix. Le programme déjà défini commande indissociablement la modalité de son regard sur les gens et les choses, et la finalité de ses actes.

Loin de vouloir être imprégné dans les réalités sensibles du monde, il conçoit la vie plutôt comme une narration, le monde étant à ses yeux comme un univers à la fois lisible, parce que couvert de figures intelligibles, et maîtrisable parce que peuplé de partenaires manipulables et d'objets destinés par nature à se conformer à leurs programmes.

Justement au contraire du cas de Julien, Gouliadkine n'est pas capable de maîtriser les codes du milieu où il évolue et de là il ne parvient à aucun moment à dégager la moindre signification des intrigues se tramant contre lui. Les codes du milieu dans lequel il se traîne constitue un langage qu'il ne peut pas «lire». En d'autres termes il se trouve incapable de «lire» le monde dont la signification lui échappe. Sur le plan de l'action, les principes de la «régularité» et de l'«intentionnalité» sont remplacés par les

principes de la «sensibilité» et de l'«aléa», et le héros agit comme le contraire d'un manipulateur programmé. Sans aucun programme déjà déterminé, il cède au destin. En effet, à chaque instant il cherche à «s'ajuster» (sans y parvenir) aux impulsions sensibles venues de l'autre et en même temps il est résigné au sort. Tandis que Julien en observateur prenant ses distances avec son entourage, planifie froidement ses actions en anticipant les réactions d'autrui. M Gouliadkine se trouve à tout moment ballotté par une suite d'accidents esthétiques imprévisibles dont l'irruption lui interdit toute stratégie efficace et le met d'autant plus tragiquement à l'épreuve qu'il ne parvient en aucune façon à en arrêter le sens. Au contraire de Julien qui est un grand lecteur de son monde-texte, ici nous avons affaire d'un nonlecteur, un rêveur, sensible aux qualités plastiques des manifestations auxquelles il a affaire. Dans l'interaction, sans pouvoir recourir à la manipulation et à la programmation, il essaye maladroitement de réagir immédiatement aux impulsions sensibles venues de l'autre. En même temps Gouliadkine est fataliste (comme nous avons dit plus haut, sur le plan de l'action, l'un des principes est l'aléa), c'est -à-dire, il est par avance résigné aux coups du sort sans pouvoir y échapper.

Selon ces deux régimes du regard ont bien tracé la manière d'«être au monde» à laquelle tient l'identité profonde des personnages en cause, et sans doute, celle de chacun d'entre nous. Alors que certains parmi nous, comme Gouliadkine vivent la vie plutôt sur le mode de «l'expérience», c'est -à-dire de l'ajustement aux qualités sensible des choses et des gens, d'autres, à la manière de Julien conçoit la vie comme une «narration», le monde se présentant à leurs yeux comme un texte lisible et maîtrisable.

Conclusion

Dans l'articulation de notre rapport au réel, on peut distinguer deux temps successifs: d'un côté ce que nous avons appelé «le vécu de l'expérience», de l'autre, le «discours de la narration». Par opposition au premier qui nous met directement au contact esthésique du monde, sa reprise sous la forme discursive d'une narration, en nous éloignant de l'instant vécu, nous permet d'objectiver ce que nous sommes en train de vivre en des termes potentiellement accessibles à tous. En effet, dès que nous commençons à raconter ce que nous sommes en train d'éprouver, des scénarios narratifs que nous inventons, nous libèrent de l'emprise du vécu et nous installent dans la communauté du dicible. Ce qui importe c'est que dans le cadre d'une problématique sémiotique qui se veut d'une portée générale, il s'agit de deux régimes de signifiante qui tous les deux, doivent être pris en considération. En effet la sémiotité d'un objet, ne vient pas de lui-même, mais dépend du regard que nous avons sur lui. D'après le premier regard, le monde n'est qu'une surface d'inscription des signes dont la compréhension passe par leur déchiffrement. Alors que selon le deuxième régime du regard, le monde n'apparaît jamais comme un réseau de signes à déchiffrer, mais il y a tout de même de sens et de valeur qui relèvent de l'imprégnation du sujet par les qualités sensibles inhérentes aux choses dont la présence nous environne.

Compte tenu de tout ce qui précède, la «narration», c'est au fond l'ensemble des discours qui fixent l'identité, la régularité, la nécessité et la rationalité de ce qui est. Il s'agit là d'un discours de l'assertion: discours qui connaît et qui, face à l'expérience incertaine du réel, permet de fixer des significations reconnaissables, lisibles parce que supposées

par avance installées dans la forme manifeste de ce qui est. A l'inverse, l'expérience est interrogée sur le sens des effets de sens qui surgissent de ce qui arrive au sujet, soit du dehors sous forme de figures esthétiques qui l'impressionnent, le touchent, l'affectent, l'éprouvent, soit du dedans de lui-même sous la forme d'impulsions relevant de la dynamique du corps propre et peut-être aussi - surtout si on opte pour inclure le rêve dans le champ de l'expérience-qui-fait-sens - de figures fantasmées traduisant les pulsions de ce qu'on appelle l'inconscient. Dans le domaine de la littérature, ne sont pas rares les tentatives -de Proust à Woolf, de Dostoïevski à Kafka, ou de Sarraute à Buthor -qui cherchent à s'accomplir et à s'énoncer réflexivement «l'expérience» du sens.

Bibliographie

- Courtés, J. (1991). *Analyse sémiotique du discours, De l'énoncé à l'énonciation*. Paris : Hachette.
- Fontanille, J. (2003). *Sémiotique du discours*. Limoges : PULIM.
- Geninaska, J. (1997). «Le regard esthétique», in *La parole littéraire*. Paris : PUF.
- Greimas, A.- J. (1966). *Sémantique structurale*. Paris : Hachette.
- Greimas, A.- J. (1983). *Du sens II, essais sémiotiques*. Paris : Hachette.
- Greimas, A.- J. (1987). *De l'imperfection*. Périgueux : Falanc.
- Greimas, A.- J. & Courtés, J. (1979). *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Landowski, E. (2004). *Passions sans nom*. Paris : PUF.
- Landowski, E. (2013). «Une sémiotique à refaire». *Galaxia* (São Paulo, Online), n. 26, pp. 10-33.
- Landowski, E. (2012). «Voiture et peinture: de l'utilisation à la pratique». *Galaxia* (São Paulo, Online), N 24, pp. 241-254.